Membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis 2007, Maud CHARCOSSET est chargée d'enseignement à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon, mariée et mère de famille.

Maud CHARCOSSET

Bons baisers

En 2011, Alexandre Lacroix publie une *Contribution à la théorie du baiser* dont le titre est emprunté à Kierkegaard qu'il cite : « il est… curieux qu'il n'existe pas un seul traité sur la question. (Cette lacune) viendrait-elle de ce que les philosophes dédaignent le sujet, ou qu'il n'y connaissent rien ? »[1]. Or Lacroix ne précise pas qu'ici, ce n'est pas Kierkegaard qui s'exprime, mais un de ses personnages, Johannès le séducteur, avec sa vision « esthétique » du baiser comme jeu et technique de séduction. La question proprement kierkegaardienne de l'existence et de sa vérité, des « stades sur le chemin de la vie » – esthétique, moral, religieux – dont les pseudonymes sont des figures, n'est pas posée. Même s'il en déploie l'arrière-fond historique, Lacroix se situe lui aussi à l'intérieur d'une telle vision sans l'interroger.

Mais pourquoi s'interroger sur le baiser ? Un vieux refrain nous en dissuaderait : « Embrassez qui vous voudrez ! » Et comme vous voudrez ? Pourtant Lacroix pressent que son sujet n'est ni si léger (futile) ni si lourd (graveleux) qu'il y paraît, déclarant : « Dans cet acte si simple… l'esprit envahit la chair… si j'étais chrétien, je comparerais la chose à l'Eucharistie ou au mystère de l'Incarnation ».

Nous nous proposons de revenir sur l'espace si rapidement franchi entre séduction et mystère. Le baiser demeure au goût du jour, comme en témoignent d'hier à aujourd'hui des œuvres, titres et références multiples[2]. Peut-être précisément s'agit-il de savoir pourquoi le baiser nous intéresse : en quoi les questions qu'il

← Edvard Munch, *Le baiser*, gravure, 1895

1. *Le Journal du séducteur*, In vino veritas.

2. Ainsi au cinéma : *Baisers volés*, *J'embrasse pas*, *Pas sur la bouche*,... ; en chansons : *Besame mucho*, *Je chante un baiser,...* ; et les essais : n° 169 de la revue *Autrement*, *Le baiser, premières leçons d'amour*, février 1997 ; Francesco Patrizi, *Du baiser*, 1560, inédit jusqu'en 1975, Les belles Lettres, coll. Le corps éloquent, 2002 ; Philippe Djian, *Ça c'est un baiser,* Gallimard, 2002 ; Éric Fottorino, *Baisers de cinéma*, Gallimard, 2007 ; Belinda Cannone, *Le baiser peut-être*, Alma pabloïd, 2011, etc.

pose ne se réduisent pas à un thème sentimental ou racoleur. Ce qu'il évoque directement, c'est l'amour sous toutes ses formes : or, n'est-ce pas la grande affaire de toute existence humaine, que nous le sachions ou non ? Et le cœur de sujets très débattus à la rencontre de la société et de l'Église de ce temps ? Mais que veut dire aimer, dans l'éventail des situations et acceptions du terme ?

Le baiser est le geste d'un corps vivant – le mort peut être embrassé mais il n'embrasse plus.

D'où nos questions : que révèle le baiser de notre existence humaine ? À quelle nécessité répond -il dans la diversité de ses formes ? Emblématiques de nos relations, de leurs ambiguïtés, mais aussi de l'amour auquel elles sont appelées, en quoi nos baisers sont-ils de « bons baisers » ?

Un geste proprement humain :

L'histoire et l'ethnologie nous l'apprennent, le sens des gestes donc des baisers, varient selon le temps, le lieu, les cultures. Et à l'intérieur d'un ensemble culturel, les baisers sont pluriels, plus ou moins légers, conventionnels ou engagés, des bises familières au baiser amoureux jusqu'au quasi-révolu baisemain[3]. La variété des baisers et de leurs appellations renvoie à une grammaire des liens selon la proximité et la distance à autrui dans la famille, les groupes sociaux et religieux. Mais qu'est-ce qui demeure à même cette diversité ? Et pourquoi donc embrasser ?

3. Les romains distinguaient *osculum* (salutation entre pairs, réglementée par un *jus osculi*), *basium* (bouche à bouche lèvres closes), *suavium* (lèvres ouvertes).

Ce qui demeure constant, c'est d'abord le lien de tout baiser à un *corps* : l'humain n'est pas, ne fait rien sans son corps, et n'embrasse donc pas sans lui. Mais ce faisant, il n'est pas réduit à son corps objectif ; il n'est pas dans son corps comme en une chose qui le contiendrait, mais comme un *ex*-istant : étant soi hors de soi, il est par son corps *avec d'autres au monde* auquel il participe.

Le baiser est donc le geste d'un corps *vivant* – le mort peut être embrassé mais il n'embrasse plus – mais vivant à la manière spécifique d'un humain : corps personnel, de quelque *un*, un singulier qui ne peut se substituer à quiconque, corps éprouvé comme mien, corps *propre*. Le baiser est un geste *humain* dans un monde d'humains.

Si en effet les mammifères pratiquent maternage et contact, s'ils lèchent leurs petits et partenaires, ils n'embrassent pas à proprement parler, gouvernés qu'ils sont par l'instinct de l'espèce. En revanche, il n'y a pas chez l'humain d'instinct ni de besoin biologique à l'état pur, mais des pulsions : à la jointure entre le corps et tout ce qui le fait humain, elles sont la racine du désir comme désir d'un autre. En l'homme le plus archaïque est donc déjà l'humain.

Après Jean-Louis Chrétien[4], Fabrice Hadjadj[5] cite Aristote remarquant que, de tous les sens, ce qui caractérise le mieux l'homme parmi les animaux, c'est paradoxalement ce qu'il a en commun avec eux : « Pour les autres sens en effet, l'homme le cède à beaucoup de bêtes, mais pour la finesse du toucher, il est de loin supérieur. Et c'est pourquoi il est le plus intelligent des animaux »[6]. Chrétien commente : « L'être auquel le *logos* a été donné en partage est un être de tact ». Le rapport humain au corps, le sien et celui d'autrui, implique toujours un certain rapport à *un autre du corps*, par lequel ce corps est humain, corps « de chair » étant d'esprit, de parole et de cœur. Le toucher est à la fois fondement des autres sens, le seul répandu dans tout le corps, et le seul dans lequel touchant/touché sont sans séparation : de sorte que je suis intérieurement impliqué par ce que je touche, et plus encore par qui je touche.

Le lien entre baiser et bouche est évidemment remarquable et souligne son humanité. L'oralité lie à travers le souffle le plus archaïque (respirer, manger, boire) au plus développé (parler, chanter, prier), ce que ne fait pas la gueule animale. C'est pourquoi le baiser bouche à bouche est considéré comme emblématique : il suppose le face à face et l'éminence du visage qui spécifie la sexualité humaine[7]. C'est pourquoi aussi en Occident il a été, lèvres closes, un geste rituel social et religieux[8], alors qu'il est aujourd'hui réduit à la sphère érotique. Il en reste cependant quelque chose dans le baiser des mariés, à la fois geste amoureux et sceau public d'alliance.

Ce n'est donc ni un corps ni une bouche qui embrasse, mais quelqu'un : le mouvement du corps entier dont la bouche est le foyer y est engagé et vérifie plus ou moins le terme « embrasser » par l'enveloppement des bras. Dans le baiser rituel, on n' « embrasse » pas vraiment, le corps de l'autre

4. « Le corps et le toucher » in *L'appel et la réponse*, Minuit, 1992, p. 103.

5. *La profondeur des sexes*, Points Seuil, 2008, p. 83.

6. *De l'âme,* II, 9, 421a.

7. Avec Jean-Luc Marion (*Le phénomène érotique*, Grasset, 2003, p. 195-197), Fabrice Hadjaj note : « Le verbe 'baiser' se connote d'une vulgarité qu'il aurait très bien pu ne pas prendre, tant il est d'une étonnante justesse et proclame notre aristocratie : les autres animaux ne baisent pas » (p. 89). Dans la langue de Molière, baiser a encore son double sens sans trivialité.

8. Ainsi au Moyen Âge, il prend un sens public et officiel d'engagement, dans la sphère féodale (hommage vassalique, chevaleresque) et religieuse (professions et ordinations). Le baiser de paix a été longtemps donné sur la bouche.

demeure à distance. Les différents styles de baisers impliquent ces différences de proximité qui s'expriment par le corps.

Un geste emblématique de nos relations

Embrasse-t-on toujours quelqu'un ? Ce peut être aussi un objet : ainsi la coupe, la médaille d'une victoire sportive ; la terre sur laquelle on s'incline ; l'autel, la Bible dans un contexte liturgique. Or, dans tous les cas, il s'agit de faire honneur à et par un objet investi d'un poids symbolique particulier : signe et moyen dans et pour un monde commun, chargé d'histoire signifiante, il renvoie à ce monde en le constituant.

Geste *sensible* d'hommage et de reconnaissance, le baiser est donc ainsi un geste *signifiant adressé à d'autres* : à Dieu en un acte *d'ad-oration*, à ceux qui partagent la joie de la victoire, qui partagent une terre et ce qu'elle représente, qui participent à la mort et à la résurrection du Christ, dont l'autel figure le tombeau et la table, comme la Bible porte le Verbe venu de Dieu en la chair. Enfin, embrasser un mort, ce n'est pas seulement embrasser un cadavre mais la personne présente/absente en un lien que la mort abîme sensiblement (la chair souple et chaude se fait pierre dure et froide) sans l'abolir. Ainsi quand on embrasse un objet, l'autre humain et l'autre de l'autre, le monde commun, n'est pas absent, il est visé à travers lui. À même le sensible du geste se déploie un sens partagé.

La bouche est le haut lieu du baiser, à la lisière de l'intérieur et de l'extérieur, de soi-même et de l'autre, du souffle et de la parole.

Le baiser implique donc toujours *l'altérité et la relation,* d'où le caractère illusoire des baisers dont les adolescents font sur eux-mêmes le brouillon : comme la réalité, l'altérité ne peut être vraiment anticipée. Quant à la bouche, elle est le haut lieu du baiser, à la lisière de l'intérieur et de l'extérieur (les lèvres étant affleurement du dedans au dehors), de soi-même et de l'autre, du corps et de l'esprit, du souffle et de la parole. Les baisers se disent et s'écrivent aussi, et ce faisant ils renvoient au *corps parlant*.

Le mouvement que font les lèvres dans le baiser, approche et éloignement, ouverture et recueil, est aussi celui qui se joue

dans une relation. Pas de baiser donc sans un autre, de près ou de loin, et un « autre de l'autre » : duelle, la structure du baiser recèle un *tiers* pluriel, plus ou moins commun. C'est ainsi que nos multiples appartenances (familiales, religieuses, sociales, culturelles, historiques) viennent codifier, moduler les significations sensiblement manifestées.

Le baiser est un geste-clef parce qu'il est dans le temps et l'espace un geste-seuil, paradigmatique de notre existence d'humains parlants, corporelle et relationnelle.

Un geste nécessaire

La nécessité vitale du baiser est pour nous tous originaire : pas d'existence humaine sans « attachement », à « la naissance du sens » (Boris Cyrulnik). Tous, nous avons été engendrés, portés dans et par un autre corps humain, lié de corps, de désir et de parole à d'autres humains. Le baiser est signifiant non seulement en tant qu'il *exprime* nos relations et les émotions qui s'y attachent mais d'abord en tant qu'il concourt à les *constituer* : nos baisers qui sont l'aliment de nos relations renvoient aux gestes dont nous sommes issus, à ceux qui nous ont accueillis, et la *manière* dont nous avons été ou non consolés, réjouis, enveloppés de ces gestes, émotions et paroles colore notre manière de nous rapporter aux autres, entre confiance et angoisse : débordement ou raideur, trop de baisers[9] ou trop peu[10], baiser dévorant, obligé, ou au contraire manquant, désespérément attendu, impossible. Heureuse dépendance de l'enfance quand ainsi elle nous apprend à même le corps que la bienveillance nous précède et nous accueille.

Mais ce que nous apprennent aussi les pathologies de la relation, c'est la difficulté à devenir soi avec d'autres comme une personne à la fois distincte et liée. Toute croissance en humanité suppose à la fois cet attachement affectif et la capacité d'y introduire peu à peu détachement, distinction sans séparation, proximité dans l'éloignement. De sorte que l'enjeu en toute relation sera celui de la *juste* distance jusque dans la plus grande proximité : c'est le sens de la chasteté qui s'oppose à l'inceste. Tout le défi de l'éducation sera ainsi d'abriter sans enfermer, de garder les bras entr'ouverts, de laisser la bouche libre de

9. Ainsi « qui trop embrasse mal étreint » : Françoise Dolto parle de « fricassée de museaux », et l'on pense aux figures du vampire et de l'ogre.

10. Timothy Radcliffe cite un petit libérien à l'enfance saccagée, entraîné à tuer dès l'âge de huit ans, soigné par une association caritative : « Je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que quelqu'un m'a embrassé ou serré dans ses bras » (*Faites le plongeon*, Cerf, 2012, p. 32). Catherine Dommergues évoque sa réticence à embrasser, n'ayant pas, enfant, appris ce geste : « je pense avoir eu peur d'être avalée par ces bouches humides » (*Le baiser…*, *Autrement,* p. 88).

respirer, de parler ou non : embrasser sans étouffer, « aimer sans dévorer » (Lytta Basset). En toute relation se cherche un rythme, une respiration, une manière qui ne soit ni captation ni abandon, que les baisers façonnent et expriment.

Ambiguïté des baisers

Nos baisers sont donc à la fois nécessaires et ambigus : l'attachement évoque à la fois le lien qui ligote et celui qui élargit le monde. « Baiser » signifie vulgairement tromper, « posséder », voire tuer. « Il y a dans le baiser quelque chose du don, de l'offrande… et réciproquement, mais l'échange peut devenir rapt, violence. Parce qu'il touche au principe même de la vie – au souffle –, le baiser flirte parfois avec la mort »[11].

11. *Autrement*, p. 79.

Pourquoi cette ambiguïté ? Parce qu'à la différence de l'instinct animal prédéterminé, limité par l'espèce, le désir est habité par la violence à travers laquelle il cherche sa liberté : l'autre dont nous sommes issus est aussi celui que nous sommes *d'abord* tentés de nier comme tel, donc en quelque sorte de dévorer[12]. La violence, dit Lévinas c'est se croire seul au monde, objectiver l'autre, le réduire à être l'aliment de ma propre vie. En toute relation, cette violence est d'autant plus menaçante qu'elle s'ignore ou se cache sous le vocabulaire et les « mirages de l'amour », et s'autorise de la dissymétrie d'une relation, en particulier entre adulte et enfant.

12. « Le baiser est à la morsure ce que la caresse est à la prise » (Henri Maldiney), mais une seule lettre en hébreu distingue « embrasser » (*nechiqa*) de « mordre » (*nechikha*).

Tapie dans le désir, cette violence va de pair avec l'écart qui demeure entre « les sens du sens »[13] (sensible, sensuel, signifiant, directionnel) et rend possible une dissociation. Il y a bien un sens immanent au sensible des gestes mais il ne l'est jamais complètement, parce que les mêmes gestes peuvent avoir des résonnances différentes selon l'histoire et la personnalité de chacun, le contexte personnel et social. Nos baisers prennent sens par tout ce qui fait notre vie, et surtout par la parole qui l'éclaire et la guide.

13. Selon Erwin Strauss qui distingue sentir, signification, direction (*Du sens des sens*, 1935).

Le geste sensible peut se scinder de sa signification en s'isolant de l'ensemble vivant dont il fait partie[14] ; ainsi le geste rituel (baiser une croix, une statue) peut devenir superstitieux, fétichiste, s'il n'est pas relié à toutes les autres dimensions

14. Qu'aucun baiser ne soit d'emblée isolé de son contexte, on l'éprouverait dans la gêne à être embrassé, même sur la joue, par un inconnu et par surprise : sans accord tacite, le contact est vécu comme une violation de l'espace intime, donc de soi-même.

de la vie de foi. Dans la pornographie, domine cette rupture des différentes dimensions des gestes (sexuelle, affective, personnelle, sociale) et la fragmentation de l'image du corps (une bouche, un sexe,…)[15]. L'époque contemporaine tend à cette dissociation, l'une des caractéristiques de la modernité selon Giddens étant « la transformation de l'intimité », son exhibition dans le champ social, et l'investissement de la relation amoureuse et sexuelle comme « relation pure », de plus en plus *déliée* des autres relations (parentale, sociale, éthique)[16].

15. Belinda Cannone souligne que les prostituées « n'embrassent pas ».

16. Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, 1992, trad. 2004, Hachette sociologie, Pluriel ; cf. aussi Charles Melman, *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Entretiens avec J.P. Lebrun, Denoël, 2002.

Or cette séparation entre les sens du sens caractérise ce que Kierkegaard appelle le « stade esthétique ». Il ne désigne pas par là le travail exigeant de l'artiste pour donner forme (plastique, picturale, littéraire, musicale) à notre expérience sensible de « co-naissance » au monde (Claudel), dont nous avons souligné la « nécessité » humaine avec celle des baisers, celle du nid sensoriel et relationnel qui soutient la croissance d'une existence : parce qu'elle est d'emblée relationnelle, une telle esthétique requiert une dimension éthique, une justesse qui n'est pas seulement psychologique. Au contraire, le stade esthétique selon Kierkegaard ignore cette dimension éthique, ce lien entre les sens du sens : Kierkegaard vise la stratégie du séducteur, visant sa propre jouissance *sensuelle,* au mépris de ce que *signifient* ses gestes pour autrui ; cherchant à échapper à tout engagement, donc à toute *orientation* dans et par la durée des relations qu'il instaure, usant de la parole comme d'un instrument de captation fondé sur le *mensonge.*

Dans la pornographie domine la rupture des différentes dimensions des gestes et la fragmentation de l'image du corps.

Éthique du baiser

L'ambiguïté pose la question des limites, des choix et donc du passage au « stade éthique ».

Qu'une éthique du baiser puisse être humainement aussi nécessaire que le baiser lui-même, on peut ne pas le voir. C'est « l'esthétique » spontanée de l'enfant : il faut qu'un autre, avec sa parole et la confiance qu'il inspire, pose les limites qui donnent consistance à autrui. On peut aussi l'ignorer, demeurer dans l'illusion, dans un contexte où dominent des codes hédonistes

et individualistes, d'autant plus contraignants qu'ils paraissent aller de soi. On peut enfin revendiquer la stratégie du séducteur : mais est-elle efficace sans se travestir ?

Sortir de cette attitude et de l'ambiguïté, c'est reconnaître que le baiser n'est pas un geste quelconque mais un « acte de parole » qui implique *autrui*, donc une *responsabilité*. C'est bien pourquoi il peut être utilisé comme moyen de pression : ainsi dans les manifestations dites « kiss in », organisées par des associations homosexuelles pour bousculer les oppositions dans la société civile et l'Église. On comprend que s'opposent ici des histoires personnelles et des contextes de pensée qui donnent au baiser amoureux sa légitimité publique ou non [17]. Mais au nom de quoi ces baisers sont-ils jugés bons, désirables, légitimes par les uns, et par d'autres nullement bons, mais scandaleux et dangereux par les choix qu'ils revendiquent[18] ?

17. Il faut rappeler que jusqu'en 1880 le baiser bouche à bouche en public était considéré comme un attentat à la pudeur. Même aujourd'hui, le baiser des mariés, que les familles et amis rassemblés applaudissent, perdrait son caractère rituel et festif s'il se prolongeait.

18. Autre exemple qui joue sur un ressort comparable à des fins évidemment commerciales : une campagne publicitaire qui sous prétexte de bons sentiments (« *unhate* » : « dé-haïssez ») placarde des photomontages montrant des chefs politiques et religieux (dont le pape Benoît XVI et un imam) tenus pour des adversaires et s'embrassant sur la bouche. Images largement plus diffusées que celles d'Assise, où les responsables des différentes religions échangent pourtant un baiser de paix.

Quelle éthique ?

Une éthique « en mode mineur » : car si les questions posées par le baiser sont marquées du sérieux de l'existence, il ne faut non plus exclure de celle-ci tout jeu, voire toute séduction, légitimes et nécessaires selon leur contexte, ni se méfier systématiquement des contacts corporels. Et si dans le baiser érotique l'ouverture des lèvres fait écho à l'ouverture des corps dans l'acte sexuel, il faut maintenir que celui-ci constitue un autre seuil. Sans confondre sérieux et tragique, il s'agit de comprendre pour éclairer des choix et le fond sur lequel ils s'inscrivent, orienter l'existence. Pour cela, une éthique devrait mettre à jour ce que recèlent nos gestes.

Comment la définir ? Par un certain usage de la *parole* : elle ne sera pas seulement revendication d'un point de vue, d'une manière de vivre, mais sans méconnaître la complexité humaine, posera la question de la vérité [19], en la liant à celle du sens, pour débusquer l'erreur, l'illusion, le mensonge. Une éthique ne peut donc se réduire à l'affrontement à d'autres manières de sentir, d'agir, de penser : sans céder sur la sienne propre, elle doit être capable d'ouvrir sa compréhension à toute situation humaine. Or pour amener à la lumière l'ambivalence des gestes, la responsabilité des actes, leurs implications pour

19. L'importance accordée aujourd'hui à la question du sens ne doit pas conduire à abandonner celle de la vérité comme si celle-ci devait se dissoudre dans un relativisme de l'interprétation, mais bien à la poser autrement, sans négliger les médiations de l'universel par le particulier et le singulier, qui précisément requièrent l'interprétation : l'universel étant non leur négation mais le lieu commun où ils peuvent communiquer.

moi et pour autrui, le tiers caché, la parole doit se faire *pensée*, c'est-à-dire *dialogue* intérieur[20] (questions, objections, réponses, questions,…), nourri par le dialogue avec autrui, à l'écoute de sa parole, du sens qu'il accorde lui-même aux gestes, afin de définir nos différences et ce qui à travers elles fait – ou non – un monde commun.

20. Selon la définition de Platon dans le *Théétète* (189a-190a).

À la suite de Socrate, le philosophe Éric Weil rappelle en effet l'alternative : ou violence ou dialogue. Il s'agit de distinguer ce qui est bon pour moi seul et ce qui est bon pour moi *avec* les autres ; bon dans l'immédiat et bon *durablement* : *vraiment* bon. Distinguer entre accueillir et prendre, donner et imposer. Bref, reconnaître et élucider ce qu'aimer veut dire.

Pas d'éthique donc sans reconnaissance d'autrui comme tel, *alter ego* quel que soit son âge et sa condition : on sera particulièrement attentif à celui qui ne peut exprimer son accord, non seulement l'*in-fans* mais celui qui pour une raison ou une autre est dépendant dans un rapport duel. C'est pourquoi la clause de « consentement entre adultes » qui prévaut dans le discours contemporain est à la fois nécessaire et insuffisante, le tiers étant d'autant plus contraignant qu'il est inaperçu : c'est le travail éthique de l'expliciter et d'en préciser la place.

L'éthique prend au sérieux le *temps* **:** être soi, aimer, suppose de *devenir* soi avec autrui[21], d'*apprendre* à aimer « sur le chemin de la vie ». Dépasser l'infantile pour laisser mûrir en soi l'enfantin.

21. En écho à la formule « Deviens ce que tu es », Henri Maldiney précise : « tu ne l'es qu'à le devenir ».

En tout cela nous revendiquons l'inspiration chrétienne : la limite de l'éthique, en effet, c'est l'illusion de pouvoir devenir soi, de savoir aimer *par soi,* par ses propres forces. Or, ce que nous éprouvons, c'est à la fois la précédence de l'amour qui nous fait humains, et notre incapacité à aimer par nous-mêmes[22]. Si nous aimons, c'est par un autre : par l'amour reçu, reconnu par la confiance et l'espérance qu'il nous accorde. D'où cette inspiration [23] : c'est bien en Jésus-Christ que nous reconnaissons – partout où il agit – ce qu'est l'amour, « jusqu'à la fin » (Jn 13,1) et pour tous.

22. « Comment est-il possible de vivre quand les éléments de cette vie nous sont insaisissables ? Quand nous sommes toujours insuffisants en amour, hésitants devant la décision et incapables face à la mort, comment est-il possible d'exister ? » (R.M. Rilke).

23. Et le saut de la foi selon Kierkegaard : consentir à être soi par un autre, ex-ister en vérité, par opposition au péché (« maladie à la mort », désespoir qui s'ignore) dans sa double formule : l'abandon (ne pas vouloir être soi), et le défi (vouloir être soi par soi), où l'on retrouve les stades esthétique et éthique.

Une telle éthique postule accord et réciprocité entre universel chrétien et universel humain, l'Évangile étant lieu de

reconnaissance de repères anthropologiques vitaux pour tous, qui fondent à travers une diversité d'expressions qui sont à interpréter, une dynamique de croissance personnelle et communautaire.

Elle requiert enfin la juste place du *corps* – ni méprisé ni idolâtré –, définie par la justice du Royaume : selon la logique de l'Incarnation, le spirituel lui-même requiert [24] un lien et une hiérarchie entre les sens du sens, et une intégration des différentes dimensions de l'amour (familial, amoureux, amical, universel) dans l'*agapè*[25].

Si les baisers diffèrent, ils posent toujours la même question : comment surmonter la séparation sans confusion, comment aimer en vérité ? L'ambiguïté renvoie au rapport entre baiser et parole : « Le sens des sens est l'excès de sens, qui ne se donne que par et dans le verbe »[26]. Geste-seuil, concentré de relation, le baiser est bon s'il est aussi « acte de parole », oui entre autrui et moi. Il prend son sens de la parole qu'il l'interrompt, dont il est le sceau ou la fuite : qui ne vise qu'à *sé-duire* (ramener à soi) ne rencontre personne, pas même soi, rien que la tyrannie de son plaisir[27]. Le « bon baiser » est victoire de la douceur sur la violence, de la caresse sur la prise, acte de communion.

C'est cette justesse de la rencontre que met en œuvre Jésus, Verbe fait chair, vrai homme selon Dieu : dans le contact avec tous, dont les femmes et des femmes réprouvées pour leur vie sexuelle, il agit avec une liberté sûre, sans évitement ni équivoque. Selon l'épisode développé chez Luc (7,36-50), rapproché de l'onction de Béthanie (Mc 14,3, Mt 26,6-9, Jn 12,1-8), non seulement il ne repousse pas les gestes de la pécheresse mais les accueille avec, lui aussi, une forme de reconnaissance déclarée (v. 45). « Un temps pour embrasser » précède « un temps pour éviter d'embrasser »[28] : son amour s'exprime aussi bien dans l'Ascension, où la disparition du Ressuscité est le revers de sa présence intime. Enfin, dans son rapport aux enfants[29], il faut souligner le terme : « *laissez* venir à moi » : l'accueil ouvre l'espace d'une approche. Dans *Les Frères Karamazov* (chap. V, 5), Dostoïevski prête au Christ ressuscité un baiser muet posé sur les lèvres du grand inquisiteur, en réponse à sa diatribe haineuse : il scelle l'engagement, le « oui » infini de Dieu qui « passe » en l'homme le refus violent de l'autre.

Maud CHARCOSSET

24. Louis-Marie Chauvet parle de l'Esprit comme « puissance d'incarnation », rejoignant Péguy et sa formule « le spirituel est lui-même charnel ».

25. Cf. Benoît XVI, *Deus caritas est*.

26. Jean-Louis Chrétien, op. cit., p. 101.

27. Karol Wojtyla montre comment l'intensité du sentiment amoureux, en l'absence d'une parole qui l'éclaire et l'éprouve, absorbe toute différence entre séduction et amour, autorisant à tort cet élan à s'exprimer d'emblée de manière sexuelle (cf. *Amour et responsabilité*, Stock, 1978, p. 169-173).

28. Qo 4, 5; cf. Jn 12, 7 et 20, 17: « ne me touche (retiens) pas (*mè mou haptou*) ».

29. Mc seul (9, 36, // Mt 18,1-5, Lc 9,46-48) mentionne de l'enfant que Jésus a placé au milieu des disciples qu'il l'embrasse avant de déclarer : « Qui accueille un de ces petits en mon nom m'accueille ». Le verbe employé (*enagkalizomai*) signifie précisément : prendre dans ses bras.

Kiss-in

Le kiss-in est une forme de manifestation qui consiste à s'embrasser sur la voie publique, ou dans un lieu ou un édifice public. Ce type d'action est né dans la communauté homosexuelle américaine, dans les années 1980 et s'est ensuite répandue dans quelques pays d'Europe et du monde. Les couples homosexuels participants ont pour objectif de favoriser la visibilité des homosexuels en rompant avec la clandestinité à laquelle la société les a habitués. Ce mode de protestation est directement inspiré de la pratique du sit-in des années 1960 et suivantes.

À Lyon, plusieurs associations LGBT ont organisé un kiss-in pour la St Valentin le 14 février 2006. Elles ont choisi de mettre en avant « un modèle positif de construction identitaire, en soulignant que le désir pour une personne du même sexe n'est qu'une question d'amour et ne devrait pas donner lieu à un jugement moral ». En Italie, un kiss-in a été organisé par l'association Arcigay le 2 août 2007, devant le Colisée. Il répond à l'arrestation d'un couple gay qui s'était embrassé devant ce même monument, le 27 juillet ; les deux jeunes gens risquaient deux ans de prison pour actes obscènes en public. Il s'agit probablement du premier kiss-in médiatisé en Europe, avec celui qu'Act Up-Paris a organisé le 17 mai 2007, à l'occasion de la Journée Mondiale de Lutte contre l'Homophobie, devant l'ambassade parisienne du Nigéria pour protester contre l'homophobie (l'homosexualité est considérée comme un crime au Nigéria et est punie de 14 ans d'emprisonnement ou de mort par lapidation, suivant la confession de l'accusé).

Différents kiss-in seront dès lors organisés, le 17 mai 2008, place de la République à Paris, contre la lesbophobie (thème de la Journée Mondiale de Lutte contre l'Homophobie 2008), le 7 juin 2009, place du Trocadéro à Paris, à l'occasion de la création du « Kiss-in contre l'homophobie ! », puis à Dijon le 12 juillet 2009, le 26 septembre 2009 dans une dizaine de villes et le 12 décembre dans plus d'une vingtaine de villes en France, au Canada, en Suisse, en Belgique, en Australie (Sydney) et au Pérou (Lima), puis pour la Saint-Valentin 2010 dans de nombreuses villes de France, en Australie, au Pérou, en Belgique, en Suisse, au Venezuela et en Angleterre, et encore le 15 mai 2010, à l'occasion de l' IDAHO (journée mondiale contre l'homophobie) dans 21 pays. Le 3 avril 2010 à Nice, un kiss-in s'organise spontanément en réaction à l'agression d'un couple homosexuel, dans le square Alsace-Lorraine. En novembre 2010, des kiss-in ont lieu en Espagne et en Amérique latine pour protester contre la venue du pape, notamment un kiss-in à Barcelone le 7 novembre. On ne s'étonnera pas de voir, aujourd'hui encore, des personnes du même sexe s'embrasser pour provoquer les opposants au «mariage pour tous». (Source : wikipedia).